Varnhagen

Sismondi

V235

4 Bll.

11730

~~Ernst Benjamin Gottlieb Hebenstreit~~

~~ADB. 00~~

~~Pizer 00~~

Sismondi an Bettina Brentano. Cassel, 1. Juli 1808.

Varnhagen
Preußische Staatsbibliothek Berlin

Mademoiselle

J'avois besoin de prendre congé de vous d'une manière et plus expressive et plus tendre que je ne pouvois le faire dans votre loge; permettez moi donc de vous écrire puisque je n'ai pu vous parler à mon aise, je ne veux pas m'éloigner de vous sans vous dire quelle impression vous avez fait sur moi par un mélange inconcevable de naïveté, de grace, d'esprit, même de malice, et si j'ose le dire d'étourderie. vous jouiez sur mon âme, comme un habile musicien sur un claveçin. Toutes les idées que vous faisiez naître étoient imprévues, vous les changiez aussitot, et elles m'échappoient déja avant que j'eusse eu le tems de les considérer. Je riois, puis j'étois touché, étonné, puis je riois encore. Je ne savois jamais bien dans quel monde j'étois, ni ce que je devois croire de vous, je ne le sais pas mieux à present, et la seule chose qui me soit prouvée c'est que vous êtes fort aimable. Peut-être cette émotion que vous excitiez en paroissant la ressentir, n'étoit-elle qu'un jeu de votre esprit, peut être vous êtes vous moquée de moi, je ne sais.... mais quand il seroit vrai, vous l'avez fait avec tant de graces que même cela je vous le pardonne. Cependant s'il y a quelque vérité comme je m'en flatte, dans les sentimens que vous m'avez laissé voir, ils ne doivent pas ne durer que trois jours; vous vous êtes appellée mon amie, vous devez l'être encore

Bettina.

après que j'ai quitté Francfort. Je vous écris sans vous en avoir demandé la permission, et cependant je me flatte que vous me répondrez, rien n'est plus innocent qu'une correspondance à la distance où je serai de vous, et puis nous ne nous connoissons pas assez, et il faut bien que nos lettres nous rapprochent un peu plus l'un à l'autre.

Il faut que j'aie en moi une disposition à la jalousie que je ne me connoissois point. J'avois d'abord beaucoup de curiosité de voir Mr D'Arnim, comme un homme à qui je pourrois parler de vous; tout au contraire, nous avons senti l'un pour l'autre à ce qu'il paroît un éloignement mutuel, il a été à peine honnête pour moi, et de mon côté je le regardois avec un secret dépit, comme un homme que vous aimiez plus que tous les autres. Je ne voulois pas seulement convenir qu'il eût une jolie figure, et cependant il paroît que c'est l'avis universel. Au reste nous avons à peine échangé quatre paroles ensemble, et je lui ai dit que vous étiez une charmante personne, plutot pour satisfaire le besoin que j'avois de parler de vous, que pour m'entretenir avec lui.

Je quitte aujourd'hui Mme de Staël, et je vais faire un tour à cheval dans la Suisse orientale que je ne connois point encore, je vais à Zurich par Schaffhausen, et j'en reviendrai par Soleure et Berne. De la société la plus animée je passerai pendant ces huit jours à la plus absolue solitude. Je n'en aurai que plus de tems pour penser à vous, et repasser dans ma mémoire ces conversations si animées et si variées que nous avons eu ensemble.

Elles m'étonnent ces conversations par la relation étrange qu'elles ont établie entre nous; il me semble que désormais je connois fort bien et votre esprit et votre cœur, il me semble que vous devez avoir acquis sur moi le même genre de connoissances; à tout autre égard nous sommes demeurés complètement étrangers, je ne connois ni vos études, ni vos projets, ni vos liaisons, ni votre famille, enfin votre vie toute entière m'est demeurée étrangère. Si vous avez lu quelque chose de ce que j'ai écrit, vous êtes il est vrai un peu plus avancée à mon égard, cependant nous n'avons jamais dit un mot sur tout ce qui y a rapport lorsque nous avons causé ensemble, et les idées qui m'ont le plus occupé sont peut-être celles auxquelles vous attachez le moins d'intérêt. N'importe, par un point tout au moins nous avons senti que nous nous rencontrions; il m'en restera un long et précieux souvenir, et j'espère que le mien ne s'éteindra point non plus chez vous. Adieu Mademoiselle recevez de nouveau l'assurance de mon tendre et respectueux attachement

Basle 1er Juillet 1808

Mon adresse sera cet été chez Mad.e de Staël à Coppet. Canton de Vaud, en Suisse.

Votre très h. ob. Servt
J. Ch. L. Simonde de Sismondi

SCHAFHAUSEN

3

à Mademoiselle

Mademoiselle Bettina Brentano

chez Messieurs les Frères Brentano Neg.ts

à Francfort

s. Meyn

Abschrift.

Sismondi an Bettina Brentano in Frankfurt a. M.
(Basel, 1. Juli 1808.)

Preußische Staatsbibliothek Berlin

Mademoiselle!

J'aurais besoin de prendre congé de vous d'une manière et plus expressive et plus tendre que je ne pouvais le faire dans votre loge; permettez moi donc de vous écrire, puisque je n'ai pu vous parler à mon aise. Je ne veux pas m'éloigner de vous sans vous dire quelle impression vous avez fait sur moi par un mélange inconcevable de naiveté, de grace, d'esprit, même de malice, et si j'ose le dire, d'étourderie. Vous jouez sur mon âme comme un habile musicien sur un clavecin. Toutes les idées que vous faisiez naitre étaient imprévues, vous les changiez aussitôt, et elles m'échappaient déjà avant que j'eusse eu le tems de les considérer. Je riais, puis j'étais touché, étonné, puis je riais encore. Je ne savais jamais bien dans quel monde j'étais, ni ce que je devais croire de vous, je ne le sais pas mieux à présent, et la seule chose qui me soit prouvée c'est que vous êtes fort aimable. Peut-être cette émotion que vous excitiez en paraissant la ressentir, n'était-elle qu'un jeu de votre esprit, peut-être vous êtes-vous moquée de moi, je ne sais ... mais quand il serait vrai, vous l'avez fait avec tant de grace que même cela, je vous le pardonne. Cependant s'il y a quelque vérité, comme je m'en flatte, dans les sentimens que vous m'avez laissé voir, ils ne doivent pas ne durer que trois jours; vous vous êtes appellée mon amie, vous devez l'être encore après que j'ai quitté Francfort. Je vous écris sans vous en avoir demandé la permission, et cependant je me flatte que vous me répondrez, rien n'est plus innocent qu'une

Varnhagen

correspondance à la distance où je serai de vous. et puis nous ne nous connaissons pas assez et il faut bien que nos lettres nous révèlent un peu plus l'un à l'autre.

Il faut que j'aie en moi une disposition à la jalousie que je ne me connaissais point. J'avais d'abord beaucoup de curiosité de voir Mr. d'Arnim, comme un homme à qui je pourrais parler de vous; tout au contraire, nous avons senti l'un pour l'autre, à ce qu'il parait, un repoussement mutuel; il a été à peine honnête pour moi, et de mon côté, je le regardais avec un secret dépit, comme un homme que vous aimiez plus que tous les autres. Je ne voulais pas seulement convenir qu'il ait une jolie figure, et cependant il parait que c'est l'avis universel. Au reste nous avons à peine échangé quattre paroles ensemble, et je lui ai dit que vous étiez une charmante personne, plutôt pour satisfaire le besoin que j'avais à parler de vous que pour m'entretenir avec lui.

Je quitte aujourd'hui M. de Stael, et je vais faire un tour à cheval dans la Suisse orientale que je ne connais point encore, je vais à Zurich par Schaffhausen, et je reviendrai par Soleure et Berne. De la société la plus animée je passerai pendant ces huit jours à la plus absolue solitude. Je n'en aurai que plus de tems pour penser à vous, et repasser dans ma mémoire ces conversations si animées, si variées, que nous avons eue ensemble.

Elles m'étonnent, ces conversations par la relation étrange qu'elles ont établie entre nous; il me semble que désormais je connais fort bien et votre esprit et votre coeur, il me semble que vous devez avoir acquis sur moi le même genre de connaissances; à tout autre égard nous sommes demeurés complètement étran-

gers, je ne connais ni vos études, ni vos projets, ni vos liaisons, ni votre famille, enfin votre vie toute entière m'est demeurée étrangère. Si vous avez lu quelque chose de ce que j'ai écrit, vous êtes il est vrai un peu plus avancée à mon égard, cependant nous n'avons jamais dit un mot sur tout ce qui y a rapport lorsque nous avons causé ensemble, et les idées qui m'ont le plus occupé sont peut-être celles auxquelles vous attachez le moins d'intérêt. N'importe, par un point tout au moins nous avons senti que nous nous rencontrions; il m'en restera un long et précieux souvenir, et j'espère que le mien ne s'éteindra point non plus chez vous. Adieu, mademoiselle, recevez de nouveau l'assurance de mon tendre et respectueux attachement.

Basle 1er Juillet 1808.

Mon adresse sera cet été chez
Mad. de Stael à Coppet, Canton
de Vaud en Suisse.

Votre tr. h. ob. servit.
J. Ch. L. Simonde de Sismondi

Rehberg

avr. 27/1 571.

23 MAI 1918

1,-

Sismondi an Jullien.
Genf, 9. Nov. 1828.

Bücher.

Preussische Staatsbibliothek Berlin

Recevez mes remercîmens pour la très bonne lettre que vous m'avez écrite le 1er [illegible] qui répond si complètement à ce que je désirois savoir. Vous pouvez compter que mon article sur la guerre du Levant, vous arrivera à Paris le 11 ou le 12 Janvier au plus tard. et qu'il sera d'environ 20 pages. Je me flatte qu'il ne sera pas sans intérêt, je vois avec chagrin que les journaux libéraux flottent à ce sujet entre les opinions les plus contraires, et embarrassent la marche du gouvernement auquel il auroit fallu savoir plus de gré d'une politique généreuse. — Je serai fort reconnoissant de ce que vous ferez pour attirer l'attention du public sur mes trois nouveaux volumes. J'éprouve une assez vive impatience de savoir quel intérêt excite un règne, où Charles V, ou plutôt où tous les personnages se montrent si différens des portraits que d'autres en avoient faits. Mr Eynard qui avoit passé l'automne à Beaulieu, à 7 ou 8 lieues d'ici, est parti l'autre jour pour Pise, sans que j'aie eu occasion de le revoir ou de lui faire votre commission. La santé de sa femme l'oblige à fermer sa maison, à fuir toute société, et à chercher le climat du midi. — Vous serez étonné que je ne connoisse absolument point Mr Meynier, que je ne l'aie même je crois jamais vu, encore que son nom ait été associé avec le mien, comme celui d'un des cinq auteurs des Archives de la Législation. C'étoit Mr Rossi fondateur de ce journal, qui s'étoit lié avec lui,

E11.

Monsieur

Recevez mes remerciemens pour la très bonne lettre que vous m'avez écrite le [illegible] qui répond si complètement à ce que je desirois savoir. Vous pouvez compter que mon article sur la guerre du Levant, vous arrivera à Paris le 11 ou le 12 Janvier au plus tard. et qu'il sera d'environ 20 pages. Je me flatte qu'il ne sera pas sans intérêt, je vois avec chagrin que les journaux libéraux flottent à ce sujet entre les opinions les plus contraires, et embarrassent la marche du gouvernement auquel ils auroient du faire savoir plus de gré d'une politique généreuse. — Je serai fort reconnoissant de ce que vous ferez pour attirer l'attention du public sur mes trois nouveaux volumes. J'éprouve une assez vive impatience de savoir quel intérêt excite un règne, où Charles V, ou plutôt où tous les personnages se montrent si différens des portraits que d'autres en avoient faits. Mr Eynard qui avoit passé l'automne à Beaulieu, à 7 ou 8 lieues d'ici, est parti l'autre jour pour Pise, sans que j'aie eu occasion de le revoir ou de lui faire votre commission. La santé de sa femme l'oblige à fermer sa maison, à fuir toute société, et à chercher le climat du midi. — Vous serez étonné que je ne connoisse absolument point Mr Meyer, que je ne l'aie même je crois jamais vu, encore que son nom ait été associé avec le mien, comme celui d'un des cinq auteurs des Archives de la Législation. C'étoit Mr Rossi fondateur de ce journal, qui s'étoit lié avec lui,

ce qui parviendra en faire cas. Mr Meynier étoit Précepteur dans une maison Russe alors séjournant à Genève; il avoit fait je crois de fortes études dans une Université d'Allemagne, et il secondoit surtout Mr Rossi dans l'entreprise de faire connoître les hautes études de droit allemandes en France. Si l'entreprise de Mr Meynier a quelque chose de mercantile et que l'information que vous demandez se rapporte au crédit pécuniaire à lui accorder, je ne suppose pas qu'il ait aucune fortune. — Je n'ai point vu le Dr O Farrel à qui vous avez donné une lettre, ni entendu parler de lui. — Je crois que je pourrai vous donner un très bon correspondant littéraire à Florence, en mon neveu Francesco Forti fils de ma sœur. Il a achevé ses études avec une haute distinction, on le regarde en Toscane comme le jeune homme qui donne les plus hautes espérances. Il y a dans l'*Antologia* plusieurs articles de lui signés **F. S.** qui sont ce me semble de beaucoup les meilleurs de ce journal. Par ce même courrier je lui écris pour lui en faire la proposition. Si cela lui convient, je vous demanderai à votre tour plus de renseignemens sur ce que vous demanderiez de lui. Je ne voudrois pas faire tort à Mr Salfi, mais malheureusement celui-ci est bien plat.

J'apprens avec bien du chagrin que cette année a été pour vous aussi malheureuse, je fais bien des voeux pour que la prochaine vous soit plus favorable. Si elle ne l'est pas pour vous, du moins pouvons nous nous flatter que l'humanité continuera ces glorieux progrès que nous attendions si peu il y a quelques années. Recevez l'assurance des sentimens bien distingués que je vous ai voués

Genève 9. Novembre 1828

J. Ch. L. de Sismondi

F.F.4.

SUISSE
PAR
FERNEY

GENEVE
10 9bre 1828

10

à Monsieur

Monsieur Jullien Directeur de la Revue Encycl.e

rue d'enfer St Michel 18

Paris

14 Novembre 1828

Sismondi.

Preußische Staatsbibliothek Berlin

Monsieur

Je vous envoie mes corrections à l'article l'*Avenir* et je ne saurois dire combien je vous remercie de votre promesse de le faire tirer à part immédiatement et avant la publication du cahier de Septembre. Chaque jour l'avenir devient du passé, chaque jour la forme de tout change, et déja j'ai dû faire des additions considérables, j'en aurois bien davantage encore à faire dans quinze jours. Je vois que vous vous réservez la place d'une note pour exposer des opinions contraires; je suis toujours flatté de provoquer celles des hommes qui savent penser, mais je crois que le mouvement de Paris étourdit quelquefois et empêche d'entendre celui de l'univers. Je suis fort inquiet je l'avoue de tout ce qui affoiblit le gouvernement, car je crois à la guerre, et les noms que je vois annoncés pour le Ministère m'inspirent bien moins de confiance que ceux qui y sont. Quelles preuves ont-ils donné de cette force de talent et de caractère que la crise demandera?

Je crois que Mr votre fils a passé ici sans s'arrêter, car il n'est point venu me chercher, il m'a envoyé votre lettre sans carte, sans adresse, pour que je pusse découvrir où il étoit. J'aurois eu bien du plaisir

a. Jullien.

mais je crois qu'il est fort bien fait de differer, à cause soit du mauvais tems, soit des mesures de police tous les jours plus rigoureuses.

J'attendrai désormais avec impatience par la poste mon Avenir

[illegible], voudrez bien distribuer aussi sans retard aux amis dont vous avez la note. votre bien dévoué

J. C. L. de Sismondi

Chênes 28 Septembre 1830.

Octobre
3
1830

F.F.4.
2

SUISSE
PAR
FERNEY

GENEVE
29 7bre 1830

15

à Monsieur

Monsieur Jullien Directeur de la Revue
Encyclopédique
rue d'enfer St Michel 18
Paris